

Jacques-Nicolas Belin de Ballu (1753-1815) est né à Paris le 28 février 1753. Il a été conseiller à la Cour des Monnaies, mais s'est surtout fait connaître comme helléniste, ayant publié des traductions d'Euripide, d'Appien de Syrie, des œuvres de Lucien de Samosate, en six volumes (1789) et des *Caractères* de Théophraste (1790). Il a été à ce titre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres dès 1787, plus tard membre associé de la classe de Littérature et Beaux-Arts de l'Institut (1799-1803) et à partir de 1803, membre correspondant de la classe d'histoire et de littérature ancienne. On l'avait recruté comme professeur de langues anciennes à l'école centrale de Bordeaux. Mais dans les nouveaux lycées, la place de l'enseignement du grec avait été beaucoup réduite ; c'est sans doute ce qui avait déterminé sa nomination au lycée de Nancy, dans une classe de grammaire, où il était encore un peu enseigné.

Belin de Ballu avait vigoureusement protesté contre le sort fait au grec, dans une *Epître au Premier Consul sur l'enseignement de la langue grecque à établir dans les lycées* (Paris, an IX). Il n'est pas étonnant qu'à Nancy, où l'académie l'a accueilli le 12 juillet 1806, il ait prononcé le 9 août 1806 un discours de réception qui s'intitule *Essai sur l'utilité et les avantages des langues anciennes*. Il prévient d'entrée qu'il ne veut pas faire de choix entre les écrivains anciens et les modernes : c'est une affaire de goût personnel. Mais il veut profiter du fait que le gouvernement « s'occupe à ranimer sur toute la surface de l'Empire l'étude des langues mortes et à recueillir les débris de ces anciennes universités, qui ont été si longtemps l'honneur de la France », pour faire l'éloge des langues anciennes.

Il aurait été mal venu, à cette date, de ne pas conclure avec grandiloquence par un panégyrique de Napoléon, ce « nouveau Charlemagne, illustre par ses conquêtes, plus illustre encore par son zèle pour les savants ! » C'est sous ses auspices que se sont ouverts les lycées, « monuments éternels de la bienfaisance du Souverain pour les Lettres, pépinière de savants et de héros, où mûrit la destinée de la France », mais dans lesquels il regrette tout de même discrètement qu'on n'ait pas fait au grec la place qu'il méritait.

À la date de ce discours, Belin savait déjà qu'il était nommé à la rentrée suivante comme censeur du lycée Charlemagne, à Paris. C'est pourquoi il figure, à partir de 1807, dans la catégorie des associés correspondants de l'académie. Mais la suite de sa carrière a été étonnante. Il a accepté la proposition du tsar Alexandre d'enseigner le grec à la nouvelle université de Kharkov, puis à Moscou et Saint Pétersbourg en 1812. C'est dans cette dernière ville qu'il est mort le 8 août 1815. [Jean-Claude Bonnefont]